



## *Prologue*

— Ma tête à couper qu'il ne se doute de rien.

Marie parle toute seule, comme chaque fois qu'elle est stressée ou excitée.

Elle plonge le batteur dans le cul-de-poule et regarde les ingrédients valser avant de se mélanger. Ce sera bientôt terminé, il ne reste plus qu'à enfourner. La table est dressée, les boissons bien calées dans le frigo, les ballons gonflés. Elle prépare tout depuis ce matin, tout ce qu'elle a imaginé depuis si longtemps.

Il y a quelques mois, entre le JT et le film du soir, son mari a décrété qu'il en avait marre de leur vie. «Je me fais chier, il a dit, on n'a pas quarante ans et on vit déjà comme des vieux !»

Elle a posé leurs tisanes sur la table basse, le mug bleu pour lui, le rose pour elle, et n'a pas répondu. Pourtant, des réponses, elle en avait plein qui lui venaient. Et pas des plus correctes. C'était quand même lui qui s'intéressait plus à l'écran de télé qu'à sa femme. Lui qui avait insisté pour qu'elle lâche ses études et soit mère au foyer. Lui qui n'avait jamais de temps pour une sortie, encore moins pour des vacances. Lui qui la gratifiait d'un missionnaire une

fois par mois. Lui qui ne prenait même plus la peine de cacher sa conquête du moment.

Elle s'est assise de son côté du canapé, a soufflé sur le liquide brûlant et a souri.

— Tu as un beau pyjama ce soir, mon chéri.

Aujourd'hui, c'est son anniversaire. Quarante ans, justement. Et Marie va lui offrir une surprise dont il se souviendra jusqu'à la fin de sa vie...

Il est dix-neuf heures trente. Rodolphe ferme la porte de son bureau et se dirige vers l'ascenseur.

Il sait que Marie lui a préparé une surprise. Elle l'a fait pour ses vingt ans, elle l'a fait pour ses trente ans, elle le fera pour ses quarante ans.

Elle a essayé d'être discrète, mais même pour ça elle n'est pas douée. L'autre jour, en sortant de la douche, il l'a surprise au téléphone en train de chuchoter. «C'est une surprise», elle disait. Tu parles d'une surprise. Il va rentrer, tous ses amis vont crier «Joyeux anniversaire ! », il va faire semblant d'être étonné, il va recevoir des cadeaux, ils vont l'appeler «le vieux», il va faire mine de trouver ça drôle, ils vont manger des gâteaux dégueulasses et boire du champagne, et il ira se coucher en regrettant de ne pas avoir passé la soirée avec Natacha. Ou Léa. Ou n'importe quelle autre que Marie.

Dix-neuf heures trente. Marie tremble. Ça ne lui est pas arrivé depuis longtemps.

Elle fait un dernier tour pour vérifier que tout est parfait. Elle a poussé tous les meubles du salon, mis en place les pizzas, les cakes, les toasts, les cupcakes,

les verrines, sorti les boissons. Les invités ne devraient plus tarder, et Rodolphe arrivera dans vingt-cinq minutes, comme tous les soirs, juste à temps pour le générique du journal.

Il ne reste plus qu'un détail.

Dix-neuf heures cinquante. Rodolphe gare son cabriolet devant la maison.

Il allume une cigarette pour retarder l'échéance. Comment a-t-il pu se retrouver dans une vie qui ne lui convenait pas ? Même la fête, il n'a plus envie de la faire.

Il écrase le mégot dans le cendrier devant la porte et abaisse la poignée. Faire semblant d'être content, faire semblant d'être content.

— Joyeux anniversaire, Rodolphe !

Ils sont tous là. Ses filles, ses parents, ses copains de fac, ses collègues, ses potes de poker, leurs femmes, leurs enfants, tous s'égosillent pour lui faire plaisir avant de venir le saluer un par un.

— Alors, ça fait quoi d'avoir quarante ans ?

— L'âge de raison, vieux !

— Tu les fais presque pas, t'inquiète...

— Bon anniversaire, papoune !

— T'ouvriras mon cadeau en premier, c'est le petit paquet blanc.

— On t'aime, mon chéri. Il y a quarante ans, tu faisais notre bonheur !

— Alors, tu la fais quand, ta crise ?

Il en est à une quinzaine de bises lorsque son frère s'avance pour l'embrasser.

— Rod, t'as vu l'enveloppe ?

Il n'avait pas vu l'enveloppe. Posée au milieu de la table, elle était pourtant difficile à louper. Blanche, toute simple, banale, une enveloppe comme il en a ouvert des tas. Mais celle-ci, il pressent qu'elle sera différente.

*Rodolphe,*

*Tu voulais être surpris, tu vas l'être : je pars.*

*Joyeux anniversaire !*

*Marie*

*P-S – J'ai invité Natacha, Isabelle, Géraldine, Léa, Sabine, Laure, Aurélie, Marjolaine, Nadia et les autres. Elles arriveront vers vingt et une heures, avec les bougies. Si tu comptes bien, tu en trouveras quarante... Quelle chance ! Tu vas pouvoir toutes les allumer d'un coup !*

C'est la première fois que Marie prend l'avion. Son médecin lui a prescrit des anxiolytiques, mais, en empruntant la passerelle d'embarquement, elle ne ressent aucune angoisse. Elle ne ressent pas grand-chose, en réalité. Pas même une pointe de culpabilité. Elle a beau imaginer Rodolphe hier soir, complètement perdu au milieu du salon, à chercher une explication valable à l'absence de sa fidèle épouse, rien ne vient troubler ses certitudes.

Des doutes, elle en a eu, mais seulement le soir de sa décision.

C'était un samedi, Rodolphe était parti jouer au poker, et les jumelles étaient rentrées à la maison comme chaque week-end. Elles se trouvaient toutes les trois dans la cuisine en train de se préparer un plateau-repas en prévision d'une soirée télé. Justine racontait son stage dans une agence de communication, Lily parlait de ses cours de comédie, et Marie écoutait en savourant ce moment. C'était son moment préféré de la semaine, quand les rires de ses bébés résonnaient dans la maison.

Depuis plus d'un an, leurs études les avaient poussées au loin, laissant le foyer et son ventre vides. Leurs chamailleries, leurs fous rires et leur bazar camouflaient l'inertie de son quotidien. Les entendre lui permettait de ne pas voir. Le voile était tombé en même temps que leurs affaires dans le coffre de la voiture.

C'est Justine qui a lancé le sujet :

— Maman, on voulait te dire un truc, mais faut que tu jures de ne pas mal le prendre.

Marie s'est assise en se préparant au pire. Lily lui a servi un verre de rosé.

— On t'aime, tu le sais. Papa aussi, on l'aime. Mais tous les deux ensemble, on peut plus vous voir.

— ...

— C'est vrai, vous vous êtes vus, sérieux ? On dirait trop des vieux. Vous vous parlez juste pour vous engueuler, c'est trop naze. D'ailleurs, tout le monde le dit.

— Comment ça, « tout le monde le dit » ?

— Ben, papy et mamie, ils se demandent ce que vous foutez encore ensemble. Et tatie aussi. Et Mme Morel, tu sais, la mère de Maxime, elle dit que t'as l'air trop malheureuse.

— La mère de Maxime ?

— Ouais, bref, tout le monde le pense. Pourquoi vous divorcez pas ?

Marie a bu le verre de rosé d'un trait et cherché ce qu'elle pourrait répondre. Rien n'est venu.

— Et puis, bon, papa te trompe, tu le sais, hein ? a poursuivi Justine.

— ...

Lily a ralenti sa sœur et passé un bras autour des épaules de sa mère.

— Vas-y, Ju, c'est bon. T'as pas besoin d'en rajouter.

— Non, mais c'est vrai, faut qu'elle sache. Je veux pas te faire de mal, mamounette, tu le sais? Je veux juste que tu sois heureuse et je vois bien que tu l'es pas. Tu mérites mieux que cette vie de mémère.

— Merci, ma chérie, tu es trop bonne, a répondu Marie en riant.

— Et peut-être que sans papa tu prendras soin de toi.

Lily a jeté un œil sur l'écran de télé.

— Allez, on va dans le salon. Ça commence !

Avant cette conversation, Marie n'avait jamais envisagé de quitter Rodolphe. Elle l'avait aimé, passionnément.

Il sortait juste de l'adolescence quand elle l'avait connu. Il était chanteur dans un groupe de rock, parce qu'il avait vu dans un reportage que ça faisait tomber les filles. Il s'était laissé pousser les cheveux et le duvet, et engourdissait ses cordes vocales avec des Gauloises blondes bleues. Elle était la rebelle de la classe, avec ses jeans troués au cutter et ses Doc Martens usées contre les murs en crépi. Ils s'étaient embrassés sur Nirvana et avaient fait l'amour sur Scorpions. Il lui avait écrit des chansons, elle avait gravé leurs prénoms sur des arbres, il lui avait prêté sa gourmette, elle lui avait présenté ses parents, il l'avait emmenée en Auvergne, elle lui avait dit « Je t'aime pour la vie », ils avaient pris un appartement, elle était tombée enceinte, il lui avait parlé mariage, elle avait arrêté ses études, il avait posé son micro et elle avait déchanté.

Le front contre le hublot, Marie regarde la piste défiler de plus en plus vite. Puis l'avion se lance dans les airs. C'est parti. Elle est seule. C'est elle qui prend les commandes de sa vie. Bon sang que c'est excitant !

— Aidez-moi, je vais mourir.

Sur le siège d'à côté, une femme d'une soixantaine d'années enfonce ses ongles dans la cuisse de Marie.

— Madame, ça va ?

— Non, ça ne va pas du tout. Je veux descendre.

— Ah ! Ça va être compliqué, je pense. Vous avez un parachute ?

— Je n'ai pas envie de rire.

— Pardon, j'essayais de vous détendre, répond Marie. Si vous voulez, j'ai des ansiolytiques. Je vous en attrape un ?

Sa voisine serre dans sa main tremblante le camée accroché autour de son cou.

— Je n'en ai pas pris par peur des effets secondaires, mais je suppose que ça ne peut pas être pire...

Elle suppose mal...

L'avion atterrit. Anne plane encore.

— C'était fantastique, n'est-ce pas ?

Marie range son livre, son iPod et son carnet de notes dans son sac. Ils ne lui ont été d'aucune utilité ; elle n'a pas pu se concentrer. L'anxiolytique a transformé sa voisine : Marie a passé le trajet à l'écouter s'extasier sur les magnifiques nuages, les fabuleux oiseaux, le délicieux café, les somptueuses ailes de l'avion. Le personnage est plutôt sympathique, et le temps a passé plus vite, mais par moments elle a été tentée de lui proposer un deuxième comprimé, histoire de l'envoyer rejoindre Morphée.

Anne frotte ses mains sur ses cuisses. Elle se sent engourdie.

— Merci pour le cachet, dit-elle en souriant bêtement.

— Je suis contente si ça vous a aidée.

— Je ne vous ai même pas demandé... Quelle malpolie je fais ! Vous venez à Marseille pour des vacances ?

— Oui, on peut dire ça...

— Moi aussi. Je pars en croisière. Trois mois sur un paquebot alors que j'ai le mal de mer, c'est une idée saugrenue, n'est-ce pas ?

Marie se met à rire.

— Je crois qu'on va au même endroit !

— Ah bon ? Vous faites la croisière « Tour du monde en solitaire » ?

— Oui, c'est fou, cette coïncidence !

— C'est vrai, c'est drôle, répond Anne. Le hasard...

— Je vous souhaite un bon voyage alors ! On se croîsera peut-être sur le bateau.

— Bon voyage à vous aussi. J'espère que vous y trouverez ce que vous êtes venue chercher.

En sortant de l'aéroport de Marseille, Marie prend une longue inspiration. L'air est le même ici qu'à Paris ; pourtant il y flotte une bonne odeur de liberté. Son premier réflexe est de plonger la main dans son sac à la recherche de son téléphone. Elle doit prévenir ses filles qu'elle est bien arrivée à la première étape. Quelques secondes lui sont nécessaires pour se souvenir qu'elle ne l'a pas pris. Avec lui, elle aurait eu un fil à la patte et se serait sentie obligée de donner et de prendre des nouvelles. Elle a besoin de déconnecter. En cas d'urgence, ses filles savent où la joindre. Le reste attendra qu'elle sache quelle direction donner à sa vie.

Lorsqu'elle a appelé son opérateur téléphonique pour mettre un terme à son abonnement, l'homme au bout du fil lui a demandé si elle les quittait pour un autre. Elle a fondu en larmes. Il était temps qu'elle parte.

Le chauffeur de taxi a un accent du Nord avec des accents du Sud.

— Vous êtes drôlement chargée pour une croisière ! lui dit-il dans le rétroviseur.

— C'est une croisière de trois mois, c'est pour ça.

— Hein ? Trois mois ? Mais vous êtes fada ! Vous allez faire quoi pendant trois mois sur un bateau ?

— Le tour du monde en solitaire.

— Je comprends rien...

Marie sourit et retire les écouteurs de ses oreilles. Elle n'arrivera pas à se concentrer ici non plus.

— Bon, je vous explique, dit-elle. Les croisières «tour du monde», c'est pas nouveau, il n'y en a pas des masses, mais ça existe depuis un moment. En gros, en cent jours on parcourt sept mers, les cinq continents et on fait escale dans plus de trente pays.

— Oh fan ! Ça, c'est du voyage ! Mais pourquoi en solitaire ? Sur un paquebot, y a du monde. C'est tout sauf solitaire !

— Alors ça, c'est un tout nouveau concept. C'est même la première croisière du genre. En fait, tous les passagers seront seuls.

— Ah ouais, j'ai vu un truc comme ça à la télé ! C'est comme une agence matrimoniale, c'est ça ? Ça doit y aller dans les cabines, si vous voyez ce que je veux dire !

Le chauffeur se met à rire fort. Marie ne peut s'empêcher de faire comme lui.

— Justement, c'est le contraire. C'est pour les gens qui veulent rester seuls. Dans le règlement, il est même interdit de se mettre en couple avec un autre passager.

— Sinon quoi? Jeté par-dessus bord? Hop, aux requins?

— Un truc comme ça, oui. En tout cas, je crois que ça refroidit ceux qui voyagent pour trouver l'amour. Normalement, on sera tous là pour la même chose : se retrouver avec nous-mêmes.

— Quelle idée! Pourquoi vous faites ça? Vous êtes pas mal pour votre âge!

Marie pleure de rire.

— Merci du compliment! Je viens de me séparer, j'avais besoin de partir, de me retrouver. Et j'ai toujours voulu faire une croisière; mon mari, jamais. Alors, quand j'ai vu l'affiche dans la vitrine de l'agence de voyages, j'ai foncé.

Le chauffeur enfonce le klaxon.

— Allez, avance, enculé! T'attends que le stop passe au vert? Donc, si vous tombez amoureuse, vous faites quoi?

— Ça n'arrivera pas. On tombe amoureux quand on est disponible. Je ne le suis pas du tout.

— Ça se décide pas, ça. Les coups de cœur, c'est comme un tremblement de terre : on peut pas lutter.

— Arrêtez, on dirait du Dorothée.

Son cœur, Marie compte bien le garder pour elle. La dernière fois qu'elle l'a confié à quelqu'un, il le lui a rendu en mauvais état. Elle en a déduit que les gens ne faisaient pas attention à ce qui ne leur appartenait pas et l'a mis à l'abri dans du papier bulle. On n'a pas besoin d'être deux pour être heureux. Comme si la vie se résumait à ça, comme si le bonheur n'était accessible qu'aux paires. Il y a bien d'autres choses à faire qu'aimer quelqu'un...

— Regardez là-bas, la cheminée jaune ! lance le chauffeur. C'est votre paquebot !  
... et elle a hâte de commencer.



— Bonjour, madame, je suis Arnold. Avez-vous votre carte d'embarquement ?

Marie tend le document à l'homme en uniforme blanc posté à l'entrée du paquebot. Elle se sent minuscule. Rose a dû éprouver la même chose en posant le pied à bord du *Titanic*. Pourvu qu'elle n'ait pas le même destin...

— Cabine 578, pont A. Bienvenue sur le *Felicità*, madame Deschamps !

Le hall est gigantesque. Un peu trop clinquant au goût de Marie, trop *Las Vegas*, mais le dépaysement est total. Sol en marbre, dorures, lustres de cristal démesurés, ascenseurs vitrés qui grimpent à une hauteur vertigineuse, murs végétaux, tapis colorés, lumières omniprésentes, tout est fait pour que les passagers soient transportés dans un autre monde.

Ses vacances se résumaient jusque-là à la résidence familiale en Auvergne. Chaque 1<sup>er</sup> août depuis vingt ans, ils chargeaient le monospace et partaient en pleine nuit pour éviter le monde et la chaleur. Ils rejoignaient le frère de Rodolphe, sa femme et leur fils, et

passaient deux semaines à mesurer le temps avant de reprendre la route en sens inverse. Marie a toujours rêvé d'autres bouts du monde et de découverte. Une fois, au supermarché, elle a participé, sans y croire, à un tirage au sort pour gagner un voyage au Mexique. Elle a gagné. Elle se souvient encore de la réaction de Rodolphe quand il a découvert les billets qu'elle avait cachés sous sa serviette de table pour lui faire une surprise.

— On devrait en tirer un bon prix. Tu les mettras sur *Le bon coin*.

— On pourrait y aller, a-t-elle insisté. Y a plein de trucs à visiter, et les plages sont paradisiaques ! On serait tellement bien, là-bas, tous les deux... Tu imagines ?

— Et quand est-ce que tu veux qu'on y aille, ma pauvre ? Tu ne te rends pas compte du boulot que j'ai...

— Au mois d'août ? Pour une fois, on n'irait pas en Auvergne...

— N'importe quoi ! a-t-il dit en jetant les billets par terre. On vient de refaire la piscine de la maison de famille, et toi tu ne veux pas en profiter. Si t'aimes pas mon frère, faut le dire.

— Mais on n'est jamais partis ! Tu sais que j'en rêve. Si c'est à cause de ta phobie de l'avion, j'ai repéré un stage qui a l'air super bien...

— Arrête tes conneries, ça n'a rien à voir. Ne va surtout pas dire partout que j'ai peur de l'avion. Me fais pas passer pour un con. Discussion close, tu peux remettre le son.

Elle a remis le son et vendu le séjour sur *Le bon coin*. Avec l'argent, ils ont acheté une télé écran plat pour

la chambre de la maison d'Auvergne, des pneus neufs pour la voiture, et elle a entamé une nouvelle collection : celle des DVD de voyages qu'elle ne ferait jamais.

En attendant l'ascenseur, Marie essaie de contenir son impatience de découvrir sa cabine. Elle a l'impression d'avoir quinze ans, d'être une ado libérée du joug parental. À en croire l'effervescence autour d'elle, beaucoup de passagers sont dans le même état. Il y a du monde. D'après la brochure, mille personnes devraient embarquer aujourd'hui, toutes nationalités confondues. Il y a des jeunes, des moins jeunes, des plus jeunes du tout, des souriants, des excités, des pressés, des perdus, des très préparés, des blasés, des bavards, des affolés, des énervés. Tous sont différents, mais tous ont un point commun : ils sont seuls. Et, vu qu'ils comptent le rester, il y a fort à parier que la plupart sont divorcés, séparés, veufs, déçus. Des naufragés de la vie, comme elle. Cohabiter avec des gens dans la même situation qu'elle a quelque chose de rassurant. Dans sa solitude, elle se sent entourée. L'exact inverse de ce qu'elle ressentait avec Rodolphe.

L'ascenseur dépose Marie et un flot de passagers au pont A. Une voix familière s'en échappe.

— Oh là là, oh là là !

Anne tourne la tête dans tous les sens à la recherche d'un repère.

— Anne, tout va bien ?

— Oh, mon Dieu, Marie, quel bonheur de vous voir ! Je suis perdue avec tout ce monde, j'ai du mal à respirer, dit-elle en s'accrochant à son bras.

— Vous êtes dans quelle cabine ?

— 523. On m'a dit que c'était par ici, mais c'est trop grand, je m'y perds !

Marie suit les affichages et accompagne Anne devant la porte de sa cabine.

— Regardez, la mienne est juste là. Si vous avez besoin, n'hésitez surtout pas.

— Merci, vous êtes tellement adorable ! Je ne voudrais pas abuser de votre temps, mais...

— Oui ?

— Vous accepteriez de dîner en ma compagnie ce soir ? J'ai besoin de prendre mes marques. Je suis terriblement affolée par toutes ces nouveautés.

— Avec plaisir. Mais laissez-moi un petit moment, j'ai quelque chose à faire avant, répond Marie avant de s'éloigner.

La cabine 578 est plus grande que les photos ne le laissaient paraître. Dès le premier coup d'œil, Marie décide qu'elle va s'y plaire. Un lit deux places recouvert d'une épaisse couette bleue, un bureau blanc et sa chaise, un sofa deux places, des placards, un téléviseur et son meuble, une table de chevet sur laquelle est posée une lampe, une salle d'eau, un petit réfrigérateur, une Tassimo et, luxe suprême : un balcon vitré meublé d'un transat, d'une table et de deux chaises. Il lui a coûté un bon supplément, mais rien que son compte épargne ne puisse assumer.

À la naissance de Lily et Justine, Rodolphe a proposé à Marie de se consacrer à leur famille. Les premières années, elle l'a fait avec bonheur. Voir ses filles grandir était une chance qu'elle savourait ; elle

avait conscience d'être privilégiée. Lorsqu'elles sont entrées à l'école, l'ennui s'est incrusté dans le quotidien. Marie a commencé à regarder les offres d'emploi dans les journaux, à se renseigner sur la reprise d'études. Rodolphe n'y tenait pas et s'est employé à la plier à son avis.

Voyant que la flatterie («Tu vaux bien mieux que ça»), la culpabilisation («Tu laisserais les filles à la garderie?») et la vexation («T'as même pas fini tes études, ma pauvre») ne mettaient en sourdine ses projets que quelque temps, il y a mis un terme définitif avec un argument auquel elle n'a même pas eu la force de répondre. «Je te ferai un virement sur ton compte chaque mois. Comme ça, si c'est une affaire d'argent, tu en auras. Si c'est une affaire d'ennui, tu auras le budget pour t'occuper.» Elle n'a jamais touché à cet argent; le nombre en bas du relevé bancaire augmentait tous les mois. Rodolphe le lui a souvent reproché, elle n'avait pas intérêt à dire aux gens qu'il ne lui donnait pas d'argent. Avec la croisière, elle a trouvé un bon moyen de l'utiliser. Il doit être fier d'elle, maintenant.

On tape à la porte. Un membre d'équipage apporte ses valises à Marie.

Elle pose la verte sur le lit – celle dans laquelle elle a rangé ses indispensables –, fait glisser la fermeture Éclair, soulève quelques affaires et attrape ce qu'elle cherchait. Puis elle se rend sur le balcon et s'installe sur l'une des chaises. Il fait doux pour une fin décembre.

Le paysage commence à bouger : le paquebot manœuvre pour quitter le port. Elle prend une

profonde inspiration, insère les écouteurs dans ses oreilles, lance Jean-Jacques Goldman, dépose la pelote sur ses genoux et sourit en activant ses aiguilles.